

Comment je fais la classe...

Décloisonnement en maternelle

Les pages qui suivent montrent l'évolution d'un décloisonnement entre deux classes de maternelle et ce, sur plusieurs années.

Elles insistent sur le démarrage de ce décloisonnement, dès les premiers jours de la rentrée, sans en cacher les difficultés, sans gommer les craintes des adultes.

Ce témoignage est extrait du livre écrit par le chantier «Equipes», intitulé *Les équipes pédagogiques : caprice, épouvantail ou panacée ?* et qui sort en ce moment chez Maspéro.

Ce décloisonnement à deux — Monique et Claudine — a démarré en septembre 1971 à la Bastide et s'est poursuivi jusqu'à l'année scolaire 78-79 à Floirac. Se situant dans des contextes différents, avec des enfants d'âges différents, il y a eu des incidences diverses dans les écoles et les milieux où il s'est déroulé.

Année scolaire 1970-71

Monique a une petite section : enfants de 2 à 4 ans et Claudine une moyenne section : 4 à 5 ans.

Travailler en ateliers permanents paraît relativement facile à ces âges. Pourtant, s'il semble plus aisé d'organiser matériellement une classe de «petits» en ateliers, «en coins», selon le terme employé en pédagogie maternelle, il est bien plus difficile de faire accéder des enfants très jeunes à l'autonomie, or, cela est l'un de nos buts. Durant l'année, les deux classes travaillent souvent ensemble : chant, anniversaires, classes-promenades, parfois danse, assez souvent échanges de travaux.

De nombreux éléments positifs apparaissent : les petits ont envie de grandir, ils progressent plus vite ; les moyens prennent soin des plus jeunes ; les enfants s'habituent à deux comportements adultes, ils sont plus adaptés aux lieux, grâce à des déplacements constants dans l'école.



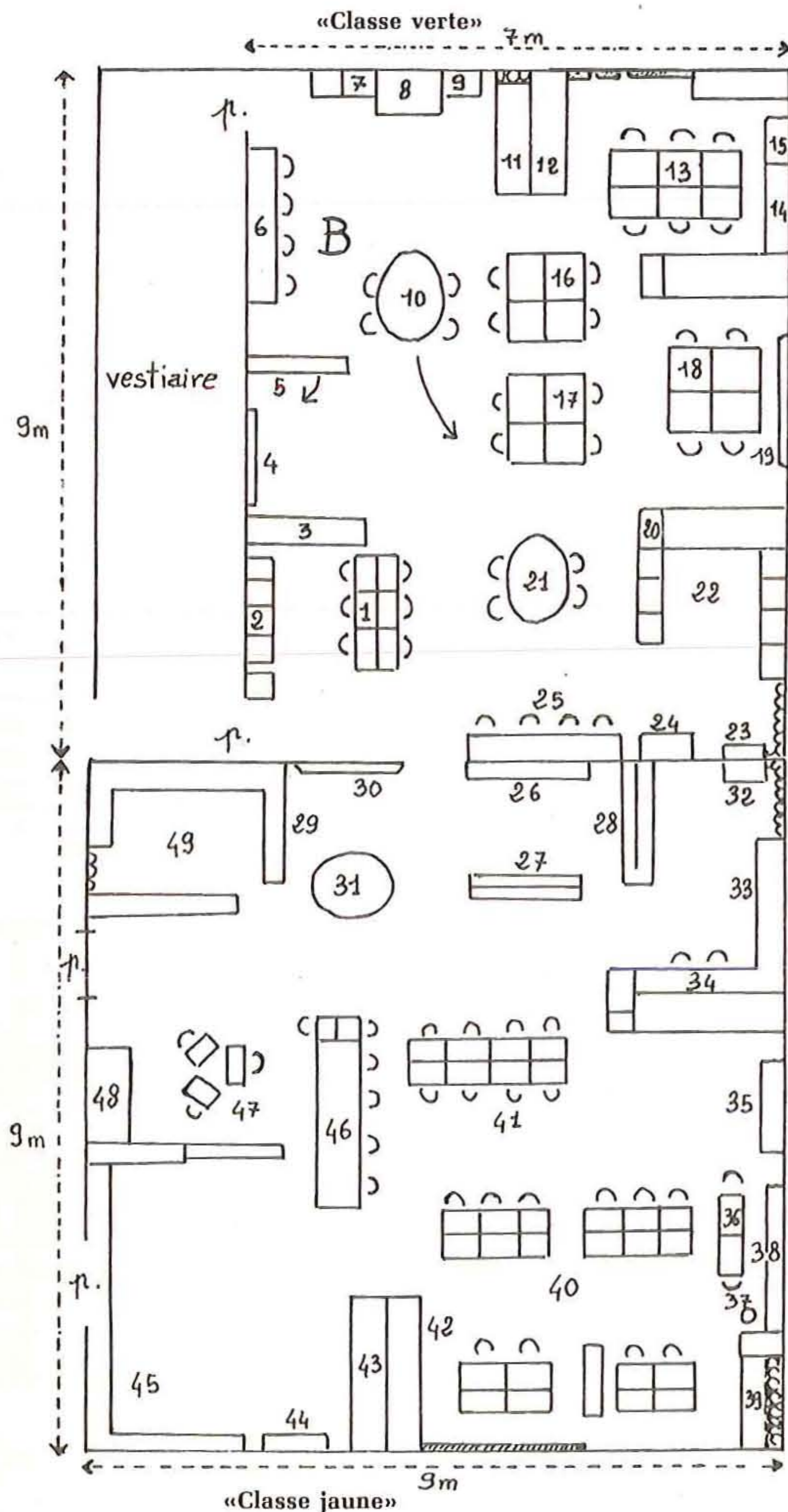
Au troisième trimestre, par suite de gros travaux dans l'établissement, nous devons faire vivre nos deux classes — enfants et mobilier — dans la salle de jeu arbitrairement séparée en deux pièces par des bancs. Les enfants, nullement gênés par cette cohabitation, vont et viennent : de petits groupes se forment, des ateliers sont fréquentés par les uns et les autres. Nous, adultes, travaillons sans problème l'une en présence — au vu — de l'autre.

A partir de cette vie commune, nous envisageons de décloisonner dès que possible.

Année scolaire 1971-72

Monique change de local et garde ses trois à quatre ans, qui forment la section des moyens et Claudine continue avec ses quatre à cinq ans devenus section des grands.

Nous avons la chance de disposer de deux très grandes pièces que nous installons matériellement en répartissant les ateliers entre elles. Les enfants de quatre à six ans navigueront donc dans les deux salles. C'est nous qui avons décidé de cette installation, car nous estimons les enfants trop jeunes, pour le faire et ne voulons pas, en partant à l'inconnu, courir à un échec. Cela donna 19 ateliers, 105 places possibles pour 75 enfants.



- B** : coin regroupement (en bougeant table et cloison verticale).
- 1 : bricolage.
- 2-3 : rangement, travaux bricolage et matériaux.
- 4-5 : pans verticaux (5 sert aussi de tableau).
- 6-7 : table jeux.
- 8-9 : rangement.
- 10 : encre.
- 11 : bureau maîtresse.
- 12-14 : balances.
- 13-16-17-18 : maths.
- 15 : rangement maths.
- 19 : panneau affichage maths.
- 20 : classeur images, photos.
- 21 : collage, découpage.
- 22 : menuiserie.
- 23 : lavabo.
- 24 : jet d'eau.
- 25 : terre, céramique...
- 26-27-28-29 : chevalets peinture.
- 30 : pan vertical (graphisme, peinture).
- 31 : colombes.
- 32 : lavabo.
- 33 : table tirage imprimerie et illustration.
- 34 : casse imprimerie.
- 35 : armoires expositions.
- 36-37-38 : coin bibliothèque.
- 39 : bureau.
- 40 : coin lecture écriture.
- 41 : table graphisme.
- 42 : meuble rangement écriture.
- 43 : table «grands travaux».
- 44 : coffre déguisements.
- 45 : coin musique et regroupement.
- 46 : table jeux, lecture, fermée par un tableau noir.
- 47 : couture.
- 48 : rangement.
- 49 : coin poupées.

Ces ateliers sont installés en permanence. Ils peuvent tous être utilisés à tout moment.

Le premier jour, 65 enfants sont présents, dont 15 nouveaux par rapport à l'an passé.

Dès la première heure, la quasi totalité des anciens va travailler aux ateliers : les moyens travaillent dans la classe verte (Monique), les grands dans la classe jaune (Claudine).

Le mardi 14 et le mercredi 15 septembre, la situation n'évolue guère. Quelques enfants — des grands — remarquent qu'il manque des ateliers dans «leur» classe, que d'autres ont changé de place. Quelques moyens viennent peindre, poussés par Monique... L'atelier peinture est à côté de la porte de communication.

Les nouveaux se sont répartis d'eux-mêmes : les grands avec Claudine, les moyens avec Monique. Par quel processus ?

Le mercredi après-midi, quelques grands vont jouer aux cubes dans la classe verte, quelques moyens traversent la classe jaune en courant pour aller chercher les petites voitures.

Durant ces deux jours, nous n'insistons pas pour que les enfants se mélangent. Nous sommes toutes deux assez occupées par l'adaptation des nouveaux et l'aide aux différents ateliers déjà en service, d'autant que les enfants vont très vite dans leurs travaux et changent souvent d'activité.

Les deux premiers jours, les enfants n'ont utilisé que le matériel qu'ils connaissaient. Or ils ont à leur disposition des fiches et jeux de lecture, en partie nouveaux pour les grands, totalement nouveaux pour les moyens et des jeux de math nouveaux surtout pour les moyens.

Le vendredi 17, nous décidons de consacrer un moment à l'explication de ces jeux, établissant pour cela des groupes de moyens et de grands mélangés arbitrairement : le matin, Claudine en danse et Monique en math, l'après-midi, jeux de cour avec Monique et lecture-écriture avec Claudine.

La matinée du samedi est plus détendue, plus calme, quelques enfants sont absents, cela se sent (1).

(1) On sait l'importance de la surcharge des effectifs en maternelle. Voir à ce propos la B.T.R. «Des moments privilégiés».

Philippe, en moyenne section, avec Claudine l'an passé, exprime son incompréhension : il ne peut pas choisir son activité et doit y rester un temps imposé.

Cependant, par crainte d'être débordées, nous poursuivons avec ce système les lundi 20 et mardi 21. En dehors des temps imposés, on observe de plus en plus d'interférences entre les deux classes : des grands vont à la menuiserie dans la classe verte, ainsi qu'à l'atelier math, des moyens viennent à la maison de poupées, «écrire» (librement) sur leur classeur dans la classe jaune et fréquentent de plus en plus volontiers l'atelier peinture.

Inutile, donc, de poursuivre ces groupes. Par contre, comme nous souhaitons donner aux enfants la possibilité de danser en salle de jeux, de jouer dans la cour ou de rester dans les ateliers et que nous craignons une trop grande affluence aux activités corporelles, nous proposons dès le mercredi 22 : matin, dans la cour avec Monique ou dans la salle de jeux avec Claudine ; l'après-midi, en math avec Monique, en écriture avec Claudine. A chaque fois, la répartition dans les deux groupes se fait de manière sensiblement égale.

Nous proposons aussi aux enfants un système d'accrochage de signes individuels en fonction des places disponibles dans chaque atelier, afin d'éviter les «embouteillages» nombreux des jours précédents. Les enfants sont mieux répartis entre les deux salles et restent assez longtemps dans la même.

Ce choix entre deux activités «corporelles» ou deux activités «intellectuelles» sera proposé jusqu'au 29 septembre.

Le vendredi 24 nous avons organisé une information pour les parents, après leur avoir envoyé un questionnaire. Une réunion aura lieu à 17 h 15, une autre à 20 h 45 sur le thème : «Comment nous travaillons».

Notre idée est d'intéresser les enfants à la venue de leurs parents en leur faisant faire une petite «exposition» des travaux réalisés depuis huit jours. Nous les réunissons tous et ils proposent :

- «Les mamans viennent regarder si on travaille bien, si on dessine bien, si on a deux classes. Il faut venir dans les deux classes.»
- «Est-ce que vous croyez que si on laisse les peintures dans les albums, les menuiseries dans les placards, les mamans verront tout le travail ?»
- «Non, il faut tout mettre sur la table.»
- «Les classeurs, on les pose et après on les ouvre.»
- «Et puis aussi la fusée du Père Noël (accessoire de jeu dramatique en cours de fabrication).»
- «Il faut montrer ce qui est bien.»
- «Tu feras voir mon avion (menuiserie).»
- «Il faudrait écrire aussi : «Frédéric invente de belles histoires.»

Nous décidons aussi que ceux qui savent écrire prépareront des étiquettes avec le nom des auteurs des travaux exposés et de petites phrases pour expliquer certaines activités non exposables (on danse, on écrit...).

A la récréation, 7 enfants demanderont à rester en classe pour commencer à installer les travaux. Il est décidé avec les enfants que les parents se réuniront dans la classe verte puis viendront voir l'exposition dans la classe jaune.

Le mercredi 29, nous proposons le choix entre : ateliers avec Monique, danse avec Claudine. Malgré notre appréhension, les effectifs sont à peu près équilibrés. Sans doute aurions-nous dû offrir cette possibilité dès le début ? Nous avons eu peur, en nous lançant dans ce travail de classe à deux. Ceci a été accentué par le grand nombre d'enfants présents dès le premier jour, par le nombre important d'enfants nouveaux, non habitués aux activités proposées.

Le vendredi 1^{er} octobre, les enfants sont intégrés. La classe «tourne mieux». Nous passons un temps plus long à critiquer des travaux. Nous voulons aider les enfants à distinguer dessin au trait et peinture par taches, à admettre qu'une peinture peut être ou ne pas être représentative — nous en montrons une — et à améliorer la représentation. La critique d'un collage d'Eric, qui a représenté un joli bonhomme, permet à Nathalie et à Sandrine de réaliser le lendemain un bonhomme structuré.

Dans ce temps de regroupement, nous décidons, avec les enfants que, pendant les regroupements semi-collectifs, les ateliers de menuiserie et de musique seront fermés, parce que trop bruyants.

Le matin du samedi 2, 4 filles, des grandes, découvrent la boîte de fiches d'écriture sur la vie de trois enfants. C'est le premier vrai accrochage avec cette technique ; elles y reviendront le lundi, matin et après-midi, et le mardi matin.

Le mardi 5, Corinne découvre l'imprimerie. Elle y compose son prénom, ainsi que Marie-Pierre. Elles ne seront pas suivies pour l'instant.

Jusqu'au vendredi 8, nous avons eu des travaux individuels, des discussions spontanées dans de tout petits groupes d'enfants réalisant la même activité (2 à 4), des échanges entre enfants (Sylvie et Christine découpent des sous-ensembles d'enfants et de mamans et expliquent à Véronique qui se met à découper un ensemble de jouets et de filles), des discussions entre des enfants et une maîtresse (Monique explique à Frédéric et à Didier la façon de se servir du jeu de dominos de situations). Par la suite, nous ferons un travail identique avec un groupe de volontaires), quelques rencontres collectives pour examen de travaux, ce qui a souvent entraîné des activités similaires et des observations.

Le lundi 11, après 16 h, nous nous regroupons et inventons une histoire à partir du bateau réalisé par Christine en bricolage. L'histoire n'est pas très riche, mais tous les enfants écoutent et beaucoup participent en donnant une idée. Le groupe-classe est en train de se constituer.

Le mardi 12, ce thème des bateaux étant revenu plusieurs fois dans leurs dessins, leurs découpages, leurs bricolages individuels, puis dans cette histoire collective, nous demandons à un papa qui travaille sur un cargo de venir parler de son métier. Nous souhaitons amorcer ainsi une autre forme de contact avec les parents, apporter, par ce récit du travail d'un papa, une présence masculine en classe, les habituer à s'organiser en groupe et les entraîner à poser des questions.

Le vendredi 15, nous envoyons notre première lettre aux correspondants :

«Bonjour, petits enfants !

C'est nous qui avons fait tout ce que nous vous envoyons. On voudrait que vous nous renvoyiez des colis.

On voudrait que vous veniez à l'école pour voir nos deux classes. On a une maîtresse et une classe verte pour cette maîtresse, une autre maîtresse et une classe jaune pour cette maîtresse.

Comment est-elle, votre classe, S.V.P. ?

Est-ce que vous avez des plantes, un cochon d'Inde, des oiseaux ?

Est-ce que vous avez des signes, des peintures ?

«Est-ce que vous avez fait des marionnettes, des écritures ?

Est-ce que vous allez au marteau, aux déguisements, à la musique ?

Est-ce que vous avez des cubes, des voitures, une maison de poupées, un tableau pour dessiner ?

Grosses bises à tous.»

Ainsi, dans cette série de questions, les enfants ont décrit leurs classes. Notons, pour eux, l'importance de ces deux classes, de ces deux maîtresses (la classe appartient à la maîtresse). Des parents absents à la réunion savaient, dès la fin de la première semaine de classe, comment nous travaillions. Les enfants parlaient chez eux de la maîtresse de la classe verte et de la maîtresse de la classe jaune, de la grande et de la petite maîtresse, de la maîtresse du marteau et de la maîtresse de l'écriture.

Cette année-là, justement, les visites furent très nombreuses : collègues maternelles en recyclage, collègues en stage, mais aussi élèves-infirmières et de nombreux camarades de l'Ecole Moderne. Certaines craintes sont émises, surtout par les visiteurs non «Ecole Moderne» : crainte de l'éparpillement, crainte qu'un enfant ne s'installe dans un même travail, crainte que la maîtresse ne soit débordée par la multiplicité des pistes, crainte de ne pas savoir où en est chaque enfant, crainte que certains enfants ne participent pas, crainte dans l'adaptation des enfants à deux adultes, crainte de «désaccord» entre les maîtresses.

Certaines activités sont jugées futiles, d'autres, habituelles, ne figurent plus dans notre emploi du temps.

Nos observations quotidiennes nous apportent des éléments de réponse.

En ce qui concerne un éparpillement possible : les enfants terminent presque toujours leur travail sans qu'il y ait besoin d'un rappel de l'adulte. Souvent même, en fin de journée, ils se disent ce qu'ils feront le lendemain, et ils le font. Ils sont capables de se tenir très longtemps à une activité, plusieurs jours parfois. A l'encontre des emplois du temps de maternelle, qui prévoient des activités de 10 mn, 20 pour les plus longues, nous remarquons que chaque enfant fréquente au maximum 5 à 7 ateliers dans sa journée, que les grands vont d'eux-mêmes à la lecture. Les moyens n'y vont pas (3 sur 35). Chaque enfant a travaillé dans les deux classes et avec les deux maîtresses. Il y a toujours davantage de grands que de moyens qui poursuivent une même tâche sur plusieurs jours.

Il est à craindre qu'un enfant s'installe dans un même travail. Effectivement, quand un enfant réussit particulièrement un travail, il le répète : Nadia, 5 ans 7 mois, a réussi une très belle peinture, une fleur avec un fond de lignes de couleur entourant la fleur, fin janvier. Depuis, elle a refait 4 peintures identiques, avec plus ou moins de bonheur, d'ailleurs, dans le choix des couleurs. Maintenant, elle peint des maisons.

Notons que cette réussite a influencé le travail de ses camarades. Didier, 6 ans, a presque exclusivement fréquenté l'atelier menuiserie pendant les deux premiers mois ; il construit des avions, des voitures, des charrettes, des trains, avec beaucoup d'idées. En décembre, nous constatons qu'il fait d'énormes progrès en dessin, et en janvier il sait écrire. Par quel processus ?

Aussi, nous laissons l'enfant libre de répéter une même activité aussi longtemps qu'il en a besoin.

La multiplicité des pistes et la difficulté de savoir où en est chaque enfant : il est impensable que toutes les pistes soient exploitées. Est-ce dramatique ? Celles qui intéressent les enfants se présentent à nouveau dans la vie de la classe. A ce moment-là, elles prennent de l'importance aux yeux des enfants et donc des maîtresses. Ce sont celles-là qui seront exploitées.

D'une part, il est à noter que nous, adultes, sommes beaucoup plus disponibles cette année que l'an passé où chacune d'entre nous faisait vivre SA classe en ateliers permanents.

Avons-nous réellement besoin, en maternelle, de savoir où en est chaque enfant de façon stricte. Peut-être à certains moments !...

Cette année, il nous paraît possible de donner de chaque enfant un portrait fidèle.

Certains enfants ont l'air de ne pas participer. C'est vrai. Mais qu'est-ce, exactement, que participer ? Etre physiquement présent à une activité imposée, avec toute l'évasion intérieure possible ou bien, tout en ne faisant rien, «butiner» à droite et à gauche, des tas de connaissances (vérifié ultérieurement dans des remarques émises par ces mêmes enfants). Cette façon de «papillonner» peut être aussi intéressante pour le groupe-classe : les enfants sont ainsi au courant de ce qui se passe ailleurs que là où ils sont et le travail se déroule dans un réseau d'échanges incessants.



Quant aux critiques émises à l'égard d'activités taxées par certains de «futiles», comme le jeu dramatique et les discussions quotidiennes avec de petits groupes d'enfants au travail, nous pensons qu'il est inutile de les prendre en compte. Contentons-nous de souligner l'importance de ces activités au niveau de l'expression, de la socialisation, du développement du langage...

Nous n'avons pas remarqué de difficultés d'adaptation aux deux adultes. Si, pendant le premier mois, les grands restaient davantage avec Claudine, les moyens avec Monique, au fur et à mesure qu'ils allaient travailler aux ateliers dans les deux classes, ils n'avaient plus LEUR maîtresse et nous avons droit toutes deux à notre bise à l'arrivée comme au départ. Il nous semble positif pour l'enfant d'avoir deux maîtresses : il a ainsi deux recours, deux références à partir desquels il peut se structurer.

Année scolaire 78-79 : sept ans après, où en sommes-nous ?

Cela fait huit ans que nous travaillons en décloisonnement. Deux ans à la Bastide, quartier ancien du Bordeaux rive droite ; six ans bientôt, à Floirac, banlieue ouvrière, cité dortoir d'une Z.U.P. proche de Bordeaux.

En adoptant le décloisonnement, en septembre 1971, nous n'avons pas abandonné l'organisation de la classe en ateliers permanents, nous l'avons élargie. Mais par sa vie communautaire à deux (ou plusieurs) et par sa forme toujours évolutive qui nous paraît primordiale, celui-ci a entraîné — tout au long des années — un certain nombre de modifications dans «la» classe. Il a ainsi permis l'abandon de l'atelier découpage-collage sur papier, dès 1972, au bénéfice d'un atelier bricolage plus important. Le premier est un atelier figé car il ne rend possible que des recherches orientées dans un même espace. Le second, plus ouvert, permet de façon beaucoup plus créative le mélange des matériaux et des constructions à deux ou trois dimensions, qui peuvent bouger (marionnettes, voitures, etc.).



• **La modification de l'atelier-bibliothèque.** Dès 1971-72, les enfants avaient, d'emblée, à leur disposition, deux types de livres, les livres documentaires et des livres de contes. Nous, adultes, regardions certains d'entre eux avec les enfants, soit en tout petits groupes, soit après quatre heures avec le groupe-classe, et nous en racontions d'autres dont les enfants ne disposaient pas à la bibliothèque (albums trop chers, livres non illustrés...). Les livres les plus utilisés par les enfants étaient, d'une part, ceux racontés par l'adulte, d'autre part les documentaires porteurs d'une charge affective (essentiellement ceux qui traitent d'un sujet abordé en petit groupe ou en grand groupe et ceux correspondant à un événement de la vie d'un enfant). Aussi, voulant mettre l'accent sur l'importance des multiples fonctions du livre pour le pré-lecteur, nous équipons actuellement la bibliothèque avec les livres déjà regardés et lus ensemble. Si, cela restreint le nombre d'ouvrages, en début d'année tout au moins, la bibliothèque est maintenant un atelier très fréquenté et par des individus et par des petits groupes qui se racontent les histoires.

Dans les fiches d'évaluation de langage, nous trouverons par exemple : «Je sais raconter un livre...»

• **La nouvelle orientation donnée à l'atelier pré-lecture.** Travaillant à Floirac dans un milieu socio-culturel défavorisé, nous avons été amenées — pour palier les manques des enfants — à privilégier certaines activités (expression corporelle, par exemple) et aussi certains types de matériels. Nous avons progressivement abandonné tous les fichiers d'écriture, mais non «la chose écrite», pour les remplacer par des jeux à utilisation individuelle. Ceux-ci favorisent l'observation, la structuration de l'espace et son organisation, l'écoute, la création de rythmes et alternances, la lecture d'images séquentielles. S'y ajoute l'invention de bandes dessinées. Au début cet atelier n'était pas très fréquenté pour maintes raisons. Nous avons alors établi une fiche collective de contrôle visuel permettant à tous les enfants de grande section de se sentir concernés et responsables de leur travail.

Nous avons également établi des fiches d'évaluation individuelle. Quand chaque enfant prend son classeur pour que nous cochions avec lui, nous lui lisons «ce qu'il sait faire» du Brevet de langage ou du Brevet d'observation.

Conscientes d'un certain risque de sclérose dû à l'actuelle abondance d'un matériel didactique (acheté ou fabriqué), nous ne privilégions son emploi que pendant le second trimestre. Le premier trimestre est plus axé sur l'organisation de la classe, la socialisation, les recherches avec matériaux bruts, les tâtonnements individuels ou de deux, trois enfants ; le troisième trimestre est avant tout un trimestre de création, avec objectifs choisis essentiellement par des petits groupes, et parfois le groupe-classe.

Le décroisement a aussi provoqué une réelle vie de groupe(s). La première année, en 71-72, nous avons organisé des travaux de groupes, par matière, et ce pour la sécurité des adultes (Claudine responsable de l'apprentissage de la langue écrite, Monique responsable des maths). Très vite, cette organisation nous apparut lourde et, comme toute structure imposée, pas forcément efficace. Dès la seconde année, nous abandonnons ce mode de fonctionnement, ce qui a, d'ailleurs, entraîné une bien plus grande mobilité de chaque maîtresse dans le double espace-classe. Chacune d'entre nous exploite avec 10-15 enfants maximum telle ou telle piste abordée aux ateliers par plusieurs d'entre eux. (En 75-76, les enfants nous avaient imposé une structure : nous devions chacune être responsable du travail de groupe, une fois sur deux ; ce fut la seule année où nous avons utilisé ce système.) Mais, tout au long des années 74 à 76 — années à très gros problèmes occasionnés par la municipalité et à effectifs très chargés (75 à 80 enfants) — nous connaissons l'effritement de l'exploitation des travaux individuels ou de 3-4 enfants.

En 1977, nous instaurons un bref temps de regroupement — 5 à 10 minutes — de tous les enfants, tous les matins : présentation rapide d'un apport venu de l'extérieur, de travaux sur un même sujet ou une même technique. Ce n'est pas une réelle présentation de travaux. D'autres moments sont choisis avec les enfants s'ils souhaitent montrer une réalisation plus longue à toute ou partie de la classe (dessin collectif au tableau, histoire inventée ou déguisement, jeu avec les poupées-marionnettes ou bricolage...). C'est rarement un entretien où chacun raconte son histoire. Si un enfant veut parler de lui-même à une adulte ou aux autres enfants, il le fait dans la journée, tout en travaillant aux ateliers. C'est plutôt une mise en route matinale qui infléchit plus ou moins les activités du jour et qui est très importante pour les enfants. Même les petits peuvent s'y exprimer. Cette année, Romuald, 3 ans, demande toujours la parole et répète souvent une phrase dite par un grand.

Nous essayons de ne privilégier ni les matières, ni les niveaux, mais plutôt les intérêts. Ceux-ci peuvent être affectifs. Des groupes de «copains» se créent, qui reprennent, adaptent, exploitent l'idée de l'un d'entre eux. Ils peuvent être liés aussi à un sujet d'observation, d'enquête ou de discussion (l'observatoire, les chevaux en classe verte, la naissance...) pour l'exploitation duquel le projet précède l'exécution.

Nous aurions aimé définir avec plus de précision le rôle que jouèrent les «petits groupes spontanés». Nous pressentons qu'il fut important, mais nous n'avons pas d'observations assez précises et en nombre suffisant.



Nous pouvons cependant noter quelques pistes de réflexion : Dans notre classe, basée sur la recherche individuelle, les enfants ne sont jamais «seuls». En dessinant, ils parlent, chacun commentant ce qu'il fait, mais aussi faisant remarquer à son voisin que le personnage qu'il dessine n'a pas de bras ou d'oreilles... A l'atelier menuiserie, il n'est pas facile de tenir une planche perpendiculaire à l'autre pour clouer le mur d'une maison... aussi, spontanément, l'enfant fait appel à un copain. D'autres fois, se trouvant au même moment à un même atelier, ils définissent avant de commencer le travail qu'ils veulent faire, tels Corine, Bernard et Jean-Michel décidant, le 18 septembre de faire un train, ou ces quatre garçons entreprenant le 7 décembre de composer une histoire en pictogrammes à l'un des tableaux bas. Enfin, l'année passant, les enfants choisissent à la fois l'idée et les copains avec lesquels ils veulent la mener à bien. Ces petits groupes eurent un temps de vie plus ou moins long.

Peut-on appeler «groupes» ces associations spontanées d'enfants pour un travail très limité dans le temps ? Nous ne pouvons le dire. Par contre, lorsque les quatre garçons cités plus haut se concertent pendant plus d'une heure pour écrire leur histoire en pictogrammes et le présenter ensuite à la classe, il s'agit véritablement d'un travail de groupe.

Certains de ces groupes restèrent constitués pendant plusieurs heures par jour, et parfois même pendant plusieurs jours. Un ou deux enfants s'ajoutaient à certains moments aux éléments stables. Ce fut le cas à l'atelier menuiserie, à la couture. Quand le groupe avait terminé sa tâche, il se disloquait. Pendant quelques jours, ses membres travaillaient individuellement à différents ateliers, puis un autre groupe — avec une partie des mêmes — se reconstituait.

Classes vertes et classes de mer aidèrent aussi à souder le groupe-classe. Ces séjours-nature ont apporté à la vie de notre classe une plus rapide adaptation des petits, une prise en charge des plus jeunes par les plus âgés, un intérêt — découvert par les grands — pour toute la vie de la nature, un partage de l'action éducative avec les mamans accompagnatrices.

Nous constatons que, pour la première fois à Floirac, nous retrouvons le même climat de classe qu'en 71-72, avec des enfants posant énormément de questions sur la vie courante et le pourquoi des choses. Peut-être est-ce le fait que nous avons pour la première fois des grands de 5 à 6 ans qui ont vécu toute leur scolarité maternelle en décroisement ? Sans doute aussi ont joué l'instauration de ce temps de mise en route et le développement des projets et réalisations de petits groupes.

Travailler en décroisement — avec ateliers permanents — implique que les enfants puissent infléchir profondément la vie de la classe. C'est ainsi que nous avons connu des dominantes différentes selon les années : en 71-72, ce fut la menuiserie, en 72-73 et en 76-77, les recherches graphiques, en 77-78, le bricolage, en 78-79 fut l'année du pourquoi et du comment ?